JE VOUS ÉCRIS

DU MÊME AUTEUR

L'Admiroir

roman
Seuil, 1976
et « Points », n° P 438

Le Nez de Mazarin

roman
Seuil, 1986
et « Points », n° P 86

Le Voile noir

Seuil, 1992
et « Points », n° P 146

Lucien Legras, photographe inconnu
présentation de Patricia Legras
et Anny Duperey
Seuil, 1993

Les Chats de hasard

Seuil, 1999
et « Points », n° P 853

Allons voir plus loin, veux-tu ?

roman
Seuil, 2002
et « Points », n° P 1136

Les Chats mots

texte choisis
Ramsay, 2003
et Seuil, « Points », n° P 1264

Essences et Parfums

texte choisis
Ramsay, 2004

Une soirée

roman
Seuil, 2005

Anny Duperey

JE VOUS ÉCRIS

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-107771-1
(ISBN 2-02-020693-5, 1re publication)

© Éditions du Seuil, octobre 1993

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à tous ceux
dont les cris ne sont pas entendus.

A vous qui m'avez écrit,

Vous serez sans doute étonné de recevoir ces quelques pages plusieurs mois après m'avoir envoyé votre lettre au sujet du *Voile noir*. Sachez que je l'ai bien reçue et que je l'ai lue, écoutée, vraiment reçue, de personne à personne. J'en ai été infiniment touchée aussi – et quelquefois à un point que vous n'imaginez pas.

Pardonnez-moi de vous envoyer une lettre collective, à vous qui m'avez écrit en particulier, mais je ne peux faire autrement pour une simple question de temps. Je pense que vous le comprendrez. Ces marques d'amitié que vous m'avez témoignées, de compréhension, de chaleur ont eu une telle importance pour moi qu'elles m'ont conduite à vous écrire aujourd'hui pour vous faire part d'un projet qui me tient fortement à cœur.

Je dois vous dire que lorsque j'ai terminé d'écrire *Le Voile noir*, ça n'allait pas bien fort ! Il n'en est publiquement rien paru – du moins je l'espère – mais j'étais collée à ma dernière page, en plein désarroi et m'interrogeant encore sur la nécessité de livrer mon histoire au public, à ce que je nommais dans une interview « d'autres sensibilités anonymes ».

Pendant le temps de la fabrication du livre, je fis deux rêves terribles, que j'ai bien du mal d'ailleurs à appeler « rêves » tant ils ont eu une réalité traumatisante – ou révélatrice ? – et un effet choc sur moi. J'étais en passe de me noyer dans mes émotions quand le livre fut sur le point de sortir et que j'eus à faire front à un nouvel exercice : en parler à la presse. Cela me fut très bénéfique et, si je fis tant d'interviews, ce fut non seulement dans un but de promotion, mais aussi parce que le fait d'en parler me faisait du bien. J'avoue tout de même que lorsque je prononçai à voix

haute pour la première fois « mon père, ma mère », je n'étais pas bien sûre de finir l'interview sans éclater en sanglots. Mais enfin, ça a tenu… et cela m'a été utile.

Et puis le livre est sorti.

Quelqu'un m'a cité une phrase de Sartre que je trouve délicieuse : « Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'on écrivait pour être lu. » Moi, certes, l'idée m'en était venue puisque j'avais beaucoup réfléchi au fait de faire lire, ou non, ce que j'avais écrit, mais cela représentait pour moi une sorte de monologue adressé à des lecteurs indistincts. Je n'avais pas pensé du tout, du tout, que des gens, des personnes me répondraient, me parleraient aussi directement, m'offrant sentiment de partage, paroles d'apaisement, mise en garde aussi parfois sur la difficulté du chemin à parcourir encore. Des mots du cœur, de la belle écriture sincère…

Surprise d'abord, je fus « cueillie » une ou deux fois, émue, et très bientôt j'attendis MES lettres. Je les séparais des autres, j'attendais de les lire tranquille, puis je les relisais encore. A la longue cela provoqua chez quelques proches un certain agacement. Je dis cela franchement car vous avez pour la plupart vécu des événements très durs, approchants, et vous savez sans doute comme sont de peu d'aide justement les personnes les plus intimes. Autour de moi on n'avait qu'une hâte, par amour ou par amitié, c'était de me voir « sortir de là le plus vite possible », alors que je venais à peine d'accepter d'y entrer… Non, ce n'était pas parce que j'avais « craché le morceau » que c'était terminé, digéré, et qu'il n'y avait plus rien à dire, à chercher – au contraire.

Bref, le dialogue était ailleurs. Il était avec vous, d'une manière ou d'une autre, chacun me donnant ce qu'il avait à me donner, répondant parfois d'une façon incroyablement précise à mes questions, à mes doutes.

Il me fut même offert la vérité sur ce qui s'était passé le matin de la mort de mes parents. Quand j'y pense, c'est vraiment extraordinaire et je ne connais pas d'auteur dont la vision d'un événement capital dans sa vie n'ait été radicalement transformée grâce à ses lecteurs !

Si je n'avais pas écrit ce livre, personne, jamais, ne m'aurait donné cette vérité qui m'est un si grand soulagement, m'ôtant la culpabilité que j'ai toujours éprouvée et les doutes affreux que j'ai pu avoir sur l'envie de vivre de ma mère.

Enfin ce sont toutes ces choses, et d'autres encore, très fortes, qui me poussent à vous écrire aujourd'hui car je voudrais faire un livre à partir de vos lettres.

Je conçois que vous pouvez être étonné, voire que vous ayez même un recul devant l'idée, mais pourtant je voudrais que vous me fassiez confiance. Il ne s'agit pas de vous « livrer » impudiquement. Je voudrais prendre parfois quelques mots, un paragraphe, ce qui m'était véritablement adressé à moi. IL NE SERAIT, BIEN SÛR, CITÉ AUCUN NOM, AUCUNE DATE, RIEN QUI PUISSE PERMETTRE À QUICONQUE DE VOUS RECONNAÎTRE.

En somme, il s'agirait d'une participation tout à fait anonyme à un kaléidoscope de voix humaines qui viendraient en contrepoint d'un texte que j'ai commencé à écrire et dans lequel je raconte tout simplement, longue lettre à vous adressée, ce qui m'est advenu – moralement, bien sûr – au sujet du deuil, dès le moment où j'ai posé le stylo après avoir écrit le dernier mot du *Voile noir* et pendant un an environ après.

Ce ne sera pas une suite du livre, mais plutôt une conséquence – inattendue pour moi – une expérience d'écriture avec vous.

J'ai envie de vous dire aussi comment l'idée m'est venue. J'avais été extrêmement frappée par le fait que personne ou presque ne me demande de réponse, me précisant parfois même que c'était inutile – je pense avoir répondu quand on me posait une question précise ou à ceux qui souhaitaient savoir si leur lettre m'était bien parvenue. Or, j'avais très envie de répondre, mais cela m'était matériellement impossible. Puis, au bout d'un an, j'ai relu toutes vos lettres, toutes ces manifestations de sensibilités si différentes qui avaient pourtant toutes un ton en commun : celui de la sincérité.

J'ai pensé : « Je ne peux tout de même pas garder tout ça pour moi seule… » Et voilà comment l'envie m'est venue de « rendre » à mon tour ce que vous m'avez donné – comme le dit si bien cette phrase que l'un de vous m'a offerte et dont je me nourris beaucoup depuis : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu. »

Je vous joins aussi un petit texte de Simone de Beauvoir que je voudrais mettre en ouverture du livre, car on ne peut mieux dire ce que j'avais tenté de faire avec *Le Voile noir* et ce que vous avez fait à votre tour en m'écrivant : briser la solitude, faire que le cri solitaire devienne dialogue.

Enfin, voilà. J'espère m'être bien expliquée et que vous aurez confiance en mon travail.

Je vous remercie encore pour ce que vous m'avez donné. Je me sens plutôt bien maintenant. Vraiment mieux, oui…

Ah ! un titre s'est imposé à moi : *Je vous écris*…

Amitié.

Toute douleur déchire ; mais ce qui la rend intolérable, c'est que celui qui la subit se sent séparé du monde ; partagée, elle cesse au moins d'être un exil. Ce n'est pas par délectation morose, par exhibitionnisme, par provocation que souvent les écrivains relatent des expériences affreuses ou désolantes : par le truchement des mots, ils les universalisent et ils permettent aux lecteurs de connaître, au fond de leurs malheurs individuels, les consolations de la fraternité. C'est à mon avis une des tâches essentielles de la littérature et ce qui la rend irremplaçable : surmonter cette solitude qui nous est commune à tous et qui cependant nous rend étrangers les uns aux autres.

Simone de Beauvoir
Tout compte fait.

J'ai fini d'écrire *Le Voile noir* le 14 septembre 1991. Je m'étais fixé cette date-butoir car la fin août m'avait vue impuissante à l'achever, et je devais commencer un tournage le 16 septembre. Il me manquait peu de pages et pourtant c'était pour moi énorme : il s'agissait du dernier texte, la fin, la conclusion, et une terrible résistance m'empêchait de l'écrire. Je n'y arrivais pas. Pourtant j'avais quelque chose à définir, à cerner, quelque chose à « cracher » d'absolument essentiel, pour clore ce que j'avais entrepris. Et cela me fuyait – ou je l'évitais, malgré moi. Mes pensées désordonnées couraient dans tous les sens, elles butaient, elles dérapaient sur ce que j'avais à dire. Ou bien je sombrais de temps en temps dans une sorte d'abrutissement et j'avais l'impression de régresser vers un *b a ba* englué.

Non, ça ne « sortait » pas.

La rentrée scolaire arrivait, il fallait plier bagages, quitter la retraite estivale et creusoise. Un peu penaude, pas très contente de moi, je fermai les deux énormes classeurs qui contenaient les photos de mon père en 30 × 40 protégées par des enveloppes plastique, avec mes textes dactylographiés intercalés entre elles, et les fourrai dans le sac de voyage qui contenait aussi mon manuscrit, brouillons, dictionnaire des synonymes, etc. Le tout était très encombrant et épouvantablement lourd – au propre comme au figuré… En effet, ce n'était certainement pas tout à fait un hasard si j'éprouvais le besoin de matérialiser trente-cinq ans de silence par un nombre de kilos presque équivalent, machine à écrire comprise. Me voir ployer sous la charge depuis deux ans, transportant mon œuvre en cours de-ci, de-là, devait être à la limite du comique ! Et voilà que ce n'était pas fini…

Les courses de la rentrée, la reprise de la vie parisienne

me distrayèrent un peu et, inspiration soudaine, je proposai à mes enfants d'aller humer l'air de la côte normande deux ou trois jours avant de reprendre la classe. En Normandie, où je retourne si rarement et où je dus aller souvent étant petite avec mes parents, bien que je n'en aie aucun souvenir… Cette envie, sans doute, n'était pas tout à fait innocente.

Pendant deux jours je vécus à plein temps et avec une grande acuité cette dualité (qui n'est peut-être en réalité qu'apparente) : être entièrement avec mes enfants et en même temps, PARALLÈLEMENT, subtilement ailleurs avec mes morts. C'est ainsi, d'ailleurs, que j'avais toujours vécu et aimé, simplement à présent je le savais. Mais si mes enfants étaient là, bien là sous mes yeux, sous mes mains, où étaient mes parents, qui n'étaient pour moi ni au cimetière où je n'avais jamais remis les pieds, ni symboliquement au ciel comme le croient les bons chrétiens ? Où étaient-ils donc ? Qu'en avais-je fait ?

Au deuxième jour de jeux et de promenades sur le sable, de crêpes dévorées avec le beurre qui coule entre les doigts, je devins fataliste. Je n'avais pas fini mon livre, bon, et après ? Quelle urgence ? Je n'étais pas parvenue assez vite à m'amener où je devais aller, quelque chose en moi me barrait le chemin. Peut-être était-ce salutaire ? Peut-être n'était-il pas temps pour moi de trouver ?

Je connais fort bien ce genre de raisonnement, je l'utilise abondamment, c'est admirable pour couper court à un dilemme et se faciliter la vie. J'étais tout simplement en train de céder à la tentation d'ajourner encore quelques mois (car je savais ne pas pouvoir écrire pendant le long tournage qui m'attendait), voire un an la finition du livre, à rêvasser sur les photos de mon père dormant dans l'ombre des classeurs, ces photos encore tout à fait à moi, trimbaler encore longtemps de-ci, de-là, mes kilos symboliques de non encore dit, mon secret. En somme planait, tentatrice, la possibilité de CONTINUER ainsi.

Pourtant je sentais que ce n'était pas bien, que ce n'était

pas sain de caler à dix ou quinze pages de la fin – la fin du livre, bien sûr, car je soupçonnais d'ores et déjà qu'en ce qui concernait mes émotions c'était une autre histoire ! Ma recherche menaçait de virer à l'autocomplaisance et, regardant mes enfants jouer dans l'eau, ces enfants nantis d'une grande famille du côté de mon compagnon, et d'un grand vide, d'un mystère total de mon côté à moi, mère apparemment si ouverte et pourtant si fermée, occultant tout un pan du passé et LEUR origine aussi, je sentais que pour eux, rien que pour eux, il aurait fallu achever le plus tôt possible…

C'est vers deux heures du matin que je me réveillai. Nous avions loué une chambre familiale dans un vieil hôtel qui donne directement sur la plage. On n'avait pas tout à fait fermé les rideaux pour apercevoir la mer au réveil et l'enseigne de l'hôtel colorait la pénombre en vert.

J'étouffais.

Pourtant j'avais l'habitude de ce malaise. Depuis deux ans, il ne me quittait pas, je pourrais dire que c'est presque lui qui m'avait poussée à écrire. Ce n'était pas que je manquais d'air, non. C'était cette pénible impression de n'en pouvoir prendre qu'un petit peu à la fois, une respiration sans amplitude, bloquée vers le haut. Et impossible d'expirer à fond, d'EXPRIMER totalement. Quelque chose là qui gonfle, qui prend toute la place. Je disais souvent : « J'ai le plexus collé au plafond. » Ce n'était pas une simple image, j'avais physiquement réellement le thorax élargi et avec mes deux mains j'essayais de comprimer mes côtes inférieures pour me vider de ce poids. Peine perdue, c'était là, immuablement là. Pas d'autre chose à faire que de continuer de respirer *a minima*.

Et puis écrire…

Je m'aperçois aujourd'hui que choisir un fauteuil à accoudoirs pour y rester des heures à travailler n'avait pas été un hasard. Pendant mes longues (!) pauses de réflexion, prenant appui avec mes avant-bras en remontant les épaules vers les oreilles, je gagnais un peu de capacité respiratoire vers le haut.

Je me réveillai donc dans cet hôtel normand, cherchant l'air comme un poisson, la respiration bloquée comme jamais dans la région supérieure de mes poumons. Ça me faisait mal dans le dos, me tirait sur les reins.

Je me levai sans faire de bruit, renonçant à essayer de me rendormir et, les possibilités d'évolution dans une chambre d'hôtel – même familiale – étant restreintes, je m'assis au milieu de la pièce sur une très inconfortable chaise en bois, arc-boutée en arrière sur le dossier pour essayer de détendre ce que j'avais de noué sous la poitrine, ce poids au creux de mon ventre, ce perpétuel, à présent chronique gonflement d'avant sanglot.

Je suis restée ainsi à écouter la calme respiration de mes enfants endormis et celle, si régulière, de la mer un peu plus loin, moi cherchant la mienne. J'écoutais, je laissais faire… Je retrouvais une sensation déjà connue – cette manière d'être « autour » de quelque chose, alourdie, porteuse et protectrice d'une boule invisible et précieuse, là, dans mon ventre. Et cela s'enflait, s'enflait, prenait toute la place. Mais cette fois il ne s'agissait pas de vie…

C'est cette nuit-là que j'ai enfin localisé mon regret enkysté à l'intérieur de moi. Cette crypte obscure et secrète où mon chagrin avait figé mes morts depuis plus de trente ans, immuables entités de lui et d'elle pétrifiées dans cet espace clos, comme une chambre interdite, sacrée et interdite, même à moi jusqu'à ce jour.

C'était là. Je les portais. Ils étaient là, mon père, ma mère, imbriqués au creux de mon être, tristes momies fœtales enfermées. Je pensai : « Et dire que j'ai tout de même pu faire des enfants avec "cela" en moi… »

Et, arc-boutée sur ma chaise, je respirai à petits coups, inondée de larmes qui coulaient toutes seules. La même position, la même respiration, la même gêne d'avant accouchement… J'écrivis sur un bout de papier, dans le noir pour ne pas réveiller les petits : « Votre mort m'a rendue à jamais enceinte de vous. » J'avais trouvé, je pouvais finir.

Je savais à coup sûr que là se situait la fin de mon livre,

que là pour le moment s'arrêtait tout ce que j'avais à dire. Que je ne pourrais pas aller plus loin. Suffisait d'avoir trouvé où c'était, ce que c'était, même si je n'étais pas bien sûre d'avoir la clé… Restait à donner le coup de reins final, trouver les mots pour traduire, pour livrer.

Délivrer ? Pour l'heure je n'aurais même pas osé penser un mot aussi hardi. Les jambes flageolantes, trempée comme une soupe, je me recouchai près de mes enfants. Non, je n'allais pas rester ainsi encore des mois, un an. J'allais achever.

Je m'étais donné trois jours.

Mon compagnon avait organisé un week-end sportif avec les enfants et des amis, me libérant ainsi de cette vague culpabilité qui empoisonne toujours la vie des mères quand elles s'éloignent pour créer quelque chose. J'enfournai encore une fois mes lourds classeurs dans leur sac avec les cahiers, pris la machine, mis le tout dans ma voiture et, avec la ferme détermination de m'arracher cette fin du livre coûte que coûte, je roulai vers la Creuse.

Je pensais être trois jours seule là-bas. Trois jours de plongée dans mes obscurités internes, au cœur de ce paysage creusois si intact que le temps y paraît immobile et les saisons passer sans rien changer à ces chemins bordés de châtaigniers plus que centenaires. Les châtaignes, que bien peu songent encore à ramasser, y pourrissent en épais tapis et parfois, au milieu d'une maison abandonnée qui s'écroule, derrière un pan de mur à demi répandu en coulée de granit rose et gris, pousse un arbre neuf, jailli à l'endroit même où l'on vivait, mangeait, dormait, s'aimait il y a bien longtemps. Sentiment d'éternité, non-effacement des traces, renouveau qui ne rompt rien, qui se nourrit du passé – ce n'est jamais par hasard qu'on se met à aimer un pays.

Une surprise m'attendait là-bas : non, je n'y serais pas seule pendant ces trois jours. En fait, j'avais tout à fait oublié (?) que mon beau-frère devait précisément à cette date offrir à ses beaux-parents anglais de respirer l'air d'une typique campagne française. Je ravalai ma déception légère de ne pouvoir tout à fait à loisir me rouler dans mes états d'âme et la solitude. J'allais devoir accoucher de mes dernières pages sans manifestation intempestive de douleur. « De la tenue en toutes circonstances… » Décidément, la bonne vieille devise d'Arletty qui s'était imposée à moi

quand j'avais commencé d'écrire s'imposait à nouveau sur la fin – cette fois malgré moi.

Après quelques considérations sur l'herbe verte, les fleurs encore magnifiques en septembre, j'assurai à ces gens charmants que leur présence ne m'incommodait pas le moins du monde, au contraire, et que de toute manière je m'isolerais beaucoup puisque j'étais venue pour travailler. Puis je débarquai mes kilos de papiers et de classeurs, refusai poliment l'aide que l'on me proposait pour porter la chose à l'étage (c'est encore à moi !) et montai à nouveau, chargée de tout mon barda, vers la « chambre d'écriture » que j'avais quittée quelques jours auparavant en pensant ne pas y revenir de sitôt.

Tout était resté tel quel : le tapis sur la table, le stylo, le pot à eau et même, discrètement posé à côté du pied de la lampe, le rouleau de papier WC mauve qui m'avait servi les derniers temps d'inépuisable mouchoir.

J'eus l'impression, si peu de jours après, de pénétrer dans un lieu abandonné depuis longtemps. Toujours cette magie creusoise du temps suspendu… J'écoutai un moment cette qualité si particulière du silence, cette vibration douce et douloureuse à la fois qui mêle passé et présent, abolit la frontière de l'un et l'autre, et songeai comment ce que dégage un pays peut si précisément s'accorder à une recherche d'identité intime.

J'avais quelquefois rêvé – et ceci était demeuré, bien sûr, au niveau du pur fantasme – de rester ici, larguant les amarres citadines et professionnelles pour un temps indéterminé, à plonger sans frein dans la vibration intemporelle, cette frontière entre passé et présent, sans contrainte de retour, jusqu'au jour où je saurais – et ces mots me venaient alors très précisément – si j'en ressortirais régénérée ou perdue.

Chacun, je crois, doit souhaiter et redouter à la fois de rencontrer un jour son propre point limite, de se libérer de ce réseau de circonstances et hasards à demi dirigés au milieu desquels on ne sait jamais, JAMAIS ce qu'il en est vrai-

ment de sa propre initiative, de son propre désir. Toujours plus ou moins mené par la vie, par les autres, par ses peurs. Le rêve d'un espace libre où l'on pourrait enfin se dire « voilà ce que je suis » et peut-être alors ensuite « voilà ce que je désire vraiment », sa part de vérité, quelle qu'elle soit. Régénérée ou perdue, oui… Rêve de voyage dans les brumes de mon père, là-bas, embarquement pour cette contrée floue de l'autre côté du lac où doit exister, où JE SAIS qu'il existe une part essentielle de mon être que je n'arrive pas à connaître sur cette rive. Mais la barque est toujours noyée ou elle n'a pas de rames, il faut travailler, les enfants sont venus, ils ont besoin de vous, et quelqu'un vous parle, mêle sa vie à la vôtre. On joue une pièce, on fait des tartines, des câlins. On ne part pas. On ne peut pas le faire. On ne saura pas. Et c'est tant mieux. Ou tant pis. Alors, pour tenter tout de même de jeter un pont, de tendre vers cette rive-vérité, on fait de la musique, on peint, on prie. Ou bien on écrit…

Je m'épargnerai la description de ces trois jours d'écriture, mais vue de l'extérieur la chose devait être assez cocasse. Après un petit déjeuner commun, les gentils Anglais me virent le premier jour emporter un petit bouquet à l'étage pour fleurir ma table, pleine d'allant. Leurs encouragements joyeux me suivirent dans l'escalier : *« Good work ! – Thank you ! Bye ! »*

Deux heures plus tard, ils me virent redescendre, détruite, dégoulinante de larmes et mouchant tout ce que je pouvais dans mon papier mauve.

Deux paires d'yeux ronds me fixèrent avec un discret ébahissement. Tout en me préparant un café, j'expliquai un peu. Il ne fallait pas s'en faire, ce que j'étais en train d'écrire était simplement un peu dur pour moi. Ils opinèrent de concert, me signifiant ainsi que la chose ne leur avait pas échappé. Et je remontai avec mon café, ragaillardie.

Quand je redescendis à l'heure du déjeuner, c'était encore pire. Tout le monde était déjà à table, les fourchettes restèrent en l'air un temps, je sentis les yeux ronds et le *so british*

ébahissement tandis que je m'asseyais le plus naturellement possible avec mon paquet de papier WC. Je devais ressembler à une grenouille agonisante.

Absolument comme si de rien n'était, on parla beau temps, charme de l'automne, tenue des dahlias en vase. Tout en épongeant de temps en temps une larme retardataire, je plaisantai un peu, ça détend. Mais quand je remontai, ainsi que les jours suivants, aucun encouragement joyeux ne me suivit plus dans l'escalier…

Le troisième jour, un dimanche, je tapai ma dernière page à quinze heures, mon dernier mot. Immédiatement, la tête m'a tourné. J'ai été tout de suite soûle de légèreté, de délivrance.

C'est tout à fait étrange de ressentir aussi nettement, brutalement, que là se situe la fin de l'effort, que l'on a dit pour le moment ce qu'il y avait à dire. Pas un mot de plus. Cela doit s'achever là, aussi nettement qu'un chemin soudain arrêté, qu'un dernier fil coupé. J'ai posé ma joue un moment sur le tapis de la table, ce tapis si doux qui m'avait tenu les avant-bras au chaud quand, appuyée de part et d'autre de la feuille, j'avais attendu des heures que « ça » vienne. Et je m'étais promis, si j'avais à écrire encore, de toujours respecter cette tradition de la nappe sous les bras qui évite le froid de la table. C'est ainsi sans doute que l'on se crée des manies. Mais elles sont utiles, amies.

Puis j'ai rangé posément les papiers dans le sac, fermé la machine, jeté le dernier brouillon. Ça chantait, ça bouillonnait doucement à l'intérieur de ma poitrine. « J'ai fini, j'ai fini. » J'ai rangé le stylo dans son pot, débarrassé la table du bouquet presque fané, mais je laissai en souvenir le rouleau de papier WC sous la lampe. Et, ce faisant, je me fis moi-même sourire.

Je me suis aperçue qu'il faisait un temps magnifique. Je laissai la chambre. Je la laissai, oui. Et j'y laissai aussi toutes ces heures à hurler intérieurement d'approcher l'épicentre d'une douleur si intense qu'avancer seulement vers lui fait souffrir.

Je volai en descendant l'escalier, je volai vers ma voiture pour y ranger mes affaires, je voulais rentrer tout de suite, prendre la route immédiatement. En conduisant vite je pouvais arriver avant le dîner du soir et faire la surprise à Bernard et aux enfants de retour de leur week-end et qui ne m'attendaient pas si tôt.

Mes affaires embarquées je courus sur l'herbe – Dieu ! comme l'air était doux et léger ! – et j'allai voir tour à tour mes compagnons de ces trois jours pour leur dire : « Vous savez, j'ai fini ! » Et je répétai à chacun, incrédule et émerveillée : « J'ai fini, je n'arrive pas à y croire. » Ivre de joie, j'avais la tête qui tournait, je ne pesais rien, soudain délestée du poids de ce que j'avais à livrer, de ces deux ans d'efforts que j'avais craint de ne pouvoir faire aboutir. C'était fait – parti – le dernier lien coupé. J'étais comme un ballon lâché.

Sur le point de m'envoler vers Paris, un détail m'arrêta : tout à ma griserie, j'allais oublier mon chat ! Personne ensuite ne pourrait le ramener. Je ne pouvais pas partir sans lui. Vite, vite, je cherchai dans toute la maison, puis le jardin, employant la ruse habituelle : un bruit de cuillère sur le bord de son assiette pour que la gourmandise le force à sortir de sa cachette s'il avait eu la velléité de se planquer pour échapper au panier. Peine perdue, il était introuvable. Je cherchai, cherchai longtemps, furetant dans tous les coins du jardin, et tout à coup je m'arrêtai – je venais de prendre conscience de l'état dans lequel j'étais. Je me suis vue moi-même courant partout, sautant, butant dans les mottes d'herbe, dérapant sur les talus, riant, chantant, miaulant à tue-tête en tapant comme une dingue sur une écuelle avec une cuillère. J'étais folle, j'étais soûle, j'en ai eu un fou rire, seule, à quatre pattes dans l'herbe, puis je restai couchée là, étalée de tout mon long, buvant le bleu du ciel, la douceur de l'herbe et son odeur. Un doux feu d'artifice d'émotion dans la poitrine, je respirai, je respirai, tout m'était amical. J'avais fini mon livre.

Mais je ne me suis pas relevée. Je suis restée là sans bou-

ger car je venais de me rendre compte qu'il ne fallait pas, surtout pas, que je prenne la route dans un état pareil. Aucun alcootest n'aurait pu mesurer les effets d'un soulagement aussi violent, mais j'étais certaine que c'était pire que si j'avais bu une bouteille entière ! Et, tout en pensant cela, la joie gonflait, gonflait encore en moi, j'avais l'impression de flotter sur l'herbe, tirée vers le ciel.

J'ai savouré le luxe de ce moment, puis j'ai songé à la tendre mise en garde du cher et vieil ami dont je parle à la fin du *Voile noir*. Il m'avait dit un jour : « Méfie-toi des moments charnières, sois extrêmement prudente, ils sont dangereux… » Je peux l'écouter, il s'y connaît en deuil et en survie. Et intérieurement je remerciai mon chat de n'avoir pas bougé de là où il était. Je ne bougerais pas non plus. Pas avant que je n'aie dominé cette ivresse, jugulé cette excitation qui m'avait jetée de-ci, de-là dans le jardin en gambadant. Non, elle ne me jetterait pas plus loin, d'aventure, qui sait, dans un fossé…

Je voulais vivre. Je voulais ma famille. Je voulais voir ce livre FAIT. Je voulais éprouver l'APRÈS.

Un peu plus tard, ma belle-sœur me fit un massage au soleil, un de ces massages décontractants si doux qu'habituellement ils me mettent les nerfs en pelote, mais ce jour-là c'était bien. Elle me tira un incroyable, inextinguible soupir et elle dit : « Oh ! Il vient de loin celui-là ! »

Vers six heures du soir, tout à fait calmée, toujours pleine de joie, mais d'une joie contenue en moi, qui ne débordait plus à tort et à travers, je songeai qu'il serait peut-être temps que mon chat réapparaisse.

Un miaulement me surprit au milieu de ma pensée et je le vis sortir d'un buisson, à trois pas de moi, la tête basse encore de sommeil, les yeux mi-clos de tendresse. Je pensai en le caressant que cette bête était géniale. Mais il faut tout de même dire, pour être juste, qu'il réapparut au moment où il a habituellement faim… Je l'ai regardé manger son repas jusqu'au bout, lui laissant le temps de lécher son assiette jusque sur les bords, alors que je l'abrège souvent quand j'ai

hâte de le fourrer dans son panier pour partir. J'avais de la reconnaissance pour lui. J'avais de la reconnaissance pour mon beau-frère, ma belle-sœur, et surtout pour ce délicieux couple anglais qui m'avait aidée à prendre un peu de distance à l'égard de mes émotions. Qui sait si, seule, je ne m'y serais pas noyée sans parvenir à achever ? J'avais de la reconnaissance pour le soleil d'avoir brillé ce week-end-là, pour les fleurs d'être encore belles. De la reconnaissance pour le monde entier – j'avais fini mon livre.

Jamais je n'ai conduit aussi lentement, aussi précautionneusement. Dans la voiture je chantais. Et, entre deux chansons de Fréhel que je beuglais de concert avec elle, je m'interrogeai une dernière fois : avais-je un réel besoin de rendre publiques ces pages si intimes ? N'avais-je pas accompli pour moi-même ce que j'avais à faire ? Ne me sentais-je pas suffisamment délivrée ainsi, la preuve en était cette délicieuse sensation de légèreté qui ne me quittait pas ? De plus, les « autres », découvrant mon histoire, allaient m'en parler encore et encore alors que je souhaiterais sans doute, après deux ans et demi passés à mariner dans mes douleurs, me sortir tout cela de la tête. Pourquoi donc ne pas garder ces pages pour moi ?

Honnêtement, je n'y croyais pas. Je jouais avec l'idée. J'étais comme avant un rendez-vous redouté, en train de me dire : « Et si je n'y allais pas ? Chiche que je n'y vais pas ? » tout en continuant à me préparer pour y aller.

D'abord j'oubliais une chose primordiale : les photos de mon père. Mes pages n'étaient pas seules en cause si je reculais à présent devant une publication. Ce sont ses photos que j'avais voulu exhumer, montrer, c'est à elles que j'avais voulu redonner vie par le regard des autres. Ce sont elles aussi, ne pouvant les présenter telles quelles au public, sans explication, qui m'avaient en quelque sorte montré la voie, amenée à clarifier mes pensées et mes sentiments vis-à-vis de sa mort. Je ne pouvais pas les reléguer à nouveau dans l'ombre. Nous étions à présent liés, elles et moi – lui et moi ? – dans une œuvre commune.